

Sentir l'animal à plein nez

Réjean Beaudoin

Volume 31, numéro 1 (181), février 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1989). Compte rendu de [Sentir l'animal à plein nez]. *Liberté*, 31(1), 46-50.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

SENTIR L'ANIMAL À PLEIN NEZ

Il n'y a pas de monde de fous: chaque fou a son monde. Il bâtit son monde, et son monde le bâtit. On voit rarement les fous s'amener deux par deux pour se rendre crédibles. Les fous sont seuls avec leur monde. Ils s'amènent un par un, avec leur monde sous le bras, comme d'autres s'amènent avec leur château en Espagne. Château démontable, d'ailleurs.¹

Un personnage de roman ne s'impose à moi qu'en raison de l'étrangeté de son rapport au monde. Je ne prétends pas du tout formuler une loi du genre. J'essaie seulement de rassembler les émotions très variées que j'éprouve chaque fois que je consens à l'existence fictive d'un tel personnage, c'est-à-dire chaque fois que je me livre à la lecture d'un roman. Il peut se passer deux choses en somme: ou bien cette vie par procuration n'est que duplication de la «vraie vie», et alors mon intérêt décroît rapidement; ou bien quelque chose d'absolument exclu du sens commun s'insinue et se répand dans le texte, et c'est cela qui lui assure du même coup le «supplément d'être»² qui rend mon adhésion si complète. Ce qui fait défaut dans la réalité hors-texte devient ainsi le fondement de l'écriture, sa

1. Aline Beaudin-Beaupré, *Le Cœur sur les lèvres*, Montréal, Quinze, 1988, p. 86.

2. L'expression appartient, je pense, à Pierre Vadeboncœur.

vérité, son emprise, autant dire son caractère indubitable. D'où, évidemment, la carrière privilégiée du fou, du pervers, du criminel, du désaxé comme héros romanesque. De ce point de vue, l'adolescence est l'âge romanesque par excellence, comme en témoignent les œuvres d'Anne Hébert, Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Pauline Harvey et Daniel Gagnon. C'est à eux que j'ai souvent pensé en lisant le roman d'Aline Beaudin-Beaupré, *Le Cœur sur les lèvres*, et je ne le mentionne que pour rappeler à quel point une telle force et une telle beauté s'inscrivent au Québec dans une vivante tradition, nullement pour apparenter la manière de l'auteure à qui que ce soit, car ce récit à la première personne, confié au point de vue d'un adolescent, ne ressemble à rien qu'on ait déjà lu.

Alexandre (ainsi se nomme le jeune narrateur) prend possession du champ conflictuel de sa conscience en occupant, du premier mot jusqu'au dernier, toute la durée du récit. L'univers du garçon est insolite tout en présentant une situation familiale dont les éléments n'ont d'abord rien d'exceptionnel en eux-mêmes: un père, une mère, des tantes (sœurs de celle-ci), chien, chats, travail, repas en famille et réussite scolaire... rien de tout cela cependant ne tourne tout à fait rond. Une lourde atmosphère d'inceste hante toute la tribu. Jeanne, la plus jeune des tantes, mariée depuis peu, vit avec son mari sous le toit des parents d'Alexandre et n'a que quelques années de plus que son neveu. Trois événements vont réveiller et attiser la passion du jeune homme pour la sombre beauté de sa tante: l'exécution d'une portée de petits chats dont l'adolescent accepte de débarrasser la maison avec la complicité des adultes; la mise à mort par son père d'un chien condamné par l'âge et par la maladie après avoir été le compagnon d'enfance d'Alexandre; enfin la grossesse de Jeanne, qui la précipite dans la névrose et l'incite à conclure ce pacte avec l'adolescent: elle l'aimera secrètement à condition qu'il étouffe le bébé de ses mains comme il a fait pour les chats naissants.

La mort nous enterrera tous. Nous la mettons en dessous, et pourtant, inlassablement, elle aura le dessus.

Au cimetière, tous formaient cercle autour de la fosse. On aurait dit des curieux avides de mort. (p. 37)

Alexandre déclare son crime, ou plutôt il le jette comme un défi à la face de son père, il le réclame comme un brevet d'initiation réussie, comme un titre de virilité. La paternité n'est-elle pas d'abord le droit de vie et de mort? La violence, initialement canalisée contre la vie animale, relie symboliquement l'amour et la mort comme aux origines tragiques d'une lumière qui aveugle la raison du plus fort. C'est parce que personne ne veut admettre l'infanticide d'Alexandre qu'il doit y avoir enquête³. Il s'agit toujours de savoir ce qui cherche à se dire au moyen de ce geste et dans la conduite de cette histoire de vie au courant dévastateur, mais qui semble la seule affirmation possible de qui se sait confronté au sang brutal de la naissance et au seuil convoité d'un autre monde. Cette question de sphinx est bien sûr une question de sexe où la vie et la mort se sont faits femme et homme: au ciel du discours patriarcal plane une mort victorieuse, éternellement détestable, tandis qu'au fond du ventre matriciel se trouve une folle descendue dans la cave pour n'en plus remonter avant d'avoir accouché du fruit mûr de cette violence désirable, car «Il arrive qu'on n'en puisse plus d'être mort» (p. 99). Puisque personne ne veut de la vérité, puisque la parole seule ne peut plus rien assurer, quel autre choix que de vouloir s'abolir, se dissoudre, se fondre au sein de la première unité, être enfin, même un seul instant, faire un avec l'autre corps et l'autre regard en soi réunis. C'est exactement ce que la loi a pouvoir et fonction d'empêcher. La police enquête, l'autopsie fait parler les morts, «les réveille presque pour leur demander de

3. C'est un véritable coup d'état sémiologique que la conduite de ce récit où l'amour paraît lié à la répression du complot séditieux de la procréation.

quoi ils sont morts». L'extraordinaire Bouchard, commissaire-enquêteur et ami de la famille, est un personnage inouï. C'est un inquiétant médiateur, un passeur en eau trouble, un grand aiguilleur des codes. Il compile les systèmes de tous les mondes possibles dans la robuste position qui l'enracine pourtant dans le pire d'entre eux.

Je suis toujours étonné de constater qu'en dehors de nous, il n'y a rien à voir. Tu vois, quand tout d'un coup, sans crier gare, je m'arrête et plante mon regard dans un endroit déterminé par le lieu et l'instant, je pense surprendre quelque chose qui passerait par là, quelque chose qui me rendrait heureux, qui me donnerait le goût d'y revenir; mais à chaque fois, c'est le vide. Alors, je me dis que, peut-être ou par exprès, on ne nous a pas donné les bons yeux. Qu'en penses-tu, mon garçon? (p. 118)

C'est un roman soigneusement construit et sobrement écrit, à la fois d'un lyrisme puissant et d'une grande rigueur d'écriture, alliant constamment l'humour grave au désespoir de la lucidité. La mise en scène appuyée, le vide lancinant qu'elle souligne, le travail remarquable des mots, leur éblouissante mobilité, leur retour attendu et leur étonnant détournement de sens depuis leur première occurrence, tout cela signale des éléments connus provenant de divers horizons de la littérature actuelle, mais Aline Beaudin-Beaupré sait en tirer une étrange représentation où règne l'odeur de l'animalité et «une musique comme gênée d'être chez le dentiste».

Qu'est-ce que le temps de l'adolescence? La certitude criante, comme toute certitude, d'entamer une vie étrangère à la sienne, avec ce pressentiment de l'inconnu qui ne ment pas mais qui déroute, quelque chose comme une naissance à corps ouvert, «une transfusion de nuit», une grossesse indésirée, une gestation sans terme prescrit par la nature — il faut s'extirper soi-même de ces eaux-là et sans autre urgence que celle de se distinguer enfin d'un état de participation inconsciente à l'existence commune. Le temps intime de la narration insère

un flottement fascinant dans la trame assurée des évidences quotidiennes, et on ne sait trop si ce qu'on lit dans les mots d'Alexandre renvoie à la chronologie des faits avérés ou au dynamisme occulte des pulsions et des émotions du narrateur. Rien pourtant de ce flou «poétique» si communément cultivé par la mode du roman actuel. C'est une superbe et très juste intuition de ce livre que d'associer d'aussi près la naissance de la conscience adulte à la problématique de l'avortement. La fausse intimité amoureuse d'une jeune femme refusant sa fécondité et d'un jeune homme avide de naître à lui-même est un beau sujet qui met en jeu toute l'hypocrisie des valeurs sociales, morales et familiales nouées autour de l'idéalisme berceur de la procréation.

Entre mon père et moi, il y a la mort, et je ne sais pas pourquoi il s'entête à tenir son bout, alors que je pourrais aisément la porter seul. Entre ma mère et moi, il y a la vie. Je ne peux la porter seul. (p. 61)